

L'argent, un potentat dans *Le Diable dévot* de Libar Fofana: forme et fonction d'une écriture de l'urgence

EMOUCK Pierre Olivier

Chargé de Cours

Enseignant-Chercheur

Université de Bertoua (Cameroun)

École Normale Supérieure de Bertoua (Cameroun)

Département de Lettres Modernes Françaises

poememouck@yahoo.fr

Résumé : Moteur qui fait fonctionner l'imagination dans la littérature francophone africaine postcoloniale, l'argent cristallise le discours et le récit dans *Le Diable dévot* au point de personnifier un potentat. Il a donc nécessité qu'il soit pensé comme l'urgence d'une esthétique particulière, d'où la question : quelles en sont la forme et la fonction ? Par cette prépondérance, cette étude émet l'hypothèse selon laquelle dans la forme de l'écriture de l'urgence, l'argent, par suivisme pour la mondialisation, crée une tension qui soumet et avilit en contexte de postcolonialisme, entrant en convergence avec la littérature émergente dont la fonction est d'accabler et de réactiver l'émergence authentique.

Mots clés : argent, postcolonialisme, tension, urgence, émergence authentique

Money, a potentate in *Le Diable dévot* of Libar M. Fofana: form and function of a writing of urgency

Abstract; Engine that drives the imagination in postcolonial African French-language literature, money crystallizes the discourse and story in *Le Diable dévot* to the point of representing a potentate. This is why it needed to be thought of as an urgency generating a particular aesthetic, hence the question: what are its form and function? By this preponderance, this study puts forward the hypothesis that in the form of writing about urgency, money, through conformity to globalization, creates a tension that subjugates and degrades in a postcolonialism context, converging with emerging literature whose function is to overwhelm and reactivate authentic emergence.

Keywords: money, postcolonialism, urgency, tension, authentic emergence

Introduction

L'expressivité de l'argent dans la littérature française a retenu avec succès au dix-septième siècle, consacrant *L'Avare* de Molière. Au dix-neuvième siècle, à la faveur de la révolution et de l'essor du capitalisme, l'argent inspire de plus en plus la création littéraire. Zola affirmait alors : « L'argent a créé les lettres modernes » (E. Zola, 2006, p. 192). Se penchant sur l'entrée en fiction de l'argent, Larroux Béatrice N'guessan s'interroge : « Par où commencer ? » (2011). Spandri (2024) lie le pouvoir de l'argent à la puissance du roman, le cas de Balzac. Dans la littérature francophone africaine du vingtième siècle, Barry Mamoudou Nagnalem (2020) a trouvé que l'argent éclipse désormais les autres sujets préoccupants, telle l'immigration.

Sujet central dans *Le Diable dévot*, il fallait penser l'argent en potentat dont les forme et fonction de l'écriture de l'urgence sont toujours questionnables. C'est alors se demander par quelles forme et fonction de l'écriture de l'urgence l'argent personnifie-t-il un potentat dans le roman francophone africain postcolonial ? C'est aussi avancer que l'argent, unité centrale de l'écriture de l'urgence dans le système du roman *Le Diable dévot*, endosse dans la forme de la servitude et de la servilité la figure du suivisme pour la mondialisation capitaliste en contexte postcolonial dont la fonction de l'urgence entre en résonnance avec la littérature émergente, justifiant la dynamique postcoloniale de l'écriture de Libar M. Fofana. Cette hypothèse sera adossée à la « sémiotique tensive » (C. Zilberberg, 2006), approche descriptive appelée pour analyser les sens que génère la narrativisation de l'argent dans *Le Diable dévot*. Il en découlera deux niveaux d'analyse : la figure tensive de la servitude et de la servilité comme la forme de l'écriture de l'urgence d'une part, et de l'autre la corrélation converse avec la littérature émergente.

1. La figure tensive de la servitude et de la servilité par suivisme pour la mondialisation

L'idée avancée premièrement est que c'est en figurant la « tensivité » de la servitude et de la servilité par le suivisme pour la mondialisation capitaliste en contexte de postcolonialisme que l'argent prend la forme d'une écriture de l'urgence dans *Le Diable dévot*. La « tensivité », contenue dans la définition de la sémiotique tensive, « s'inquiète d'abord de la relation existentielle, immédiate, impérative entre le moi et le non-moi » (C. Zilberberg, 2006, p. 32). Autrement dit, la « tensivité » intervient dans le déchirement du moi, implique un moment de crise. En ce qui concerne la mondialisation capitaliste et le suivisme, respectivement l'une est une forme orientée dans l'appropriation et l'accumulation des richesses, mais surtout de l'argent ; l'autre le fait de suivre, d'imiter. Dans ce travail, le suivisme consiste à suivre à l'aveuglette, d'imiter sans recul critique, d'avaler sans disséquer, de gober sans mesure. Quant au postcolonialisme, Moura dit qu'il se « réfère à des [...] modes d'écriture [...] qui sont d'abord polémiques à l'égard de l'ordre colonial avant de se caractériser par le déplacement, la transgression, le jeu, la déconstruction des codes... » (J.-M. Moura, 1999, p. 10-11). Il est cette coïncidence entre l'écriture littéraire et les résidus et résistances de la colonisation qui affectent le tissu social de la « postcolonie » (A. Mbembe, 2004). Pour les deux critiques, le colonialisme ne disparaît pas dans le postcolonialisme ; pour Mbembe, le postcolonialisme est même une pérennisation du colonialisme. La « tensivité » soulevée ici s'intéresse à la relation critique entre le postcolonialisme et l'accaparement par l'argent par suivisme pour la mondialisation. L'écriture de l'urgence qui s'en suit relève du réel : « réel qui somme l'écrivain de prendre en charge immédiatement un événement » (Bulté, 2013 : en ligne). La figure tensive de la servitude et de la servilité annonce donc qu'en figure de potentat, l'argent soumet le sujet postcolonial

à la servitude et le réduit à la médiocrité. Les deux valences d'« extensité » et d'« intensité » s'appliqueront, l'une pour analyser la servitude et l'autre la servilité.

1.1. L'extensité de la servitude

L'« extensité » est l'un des deux modes de la sémiotique tensive. Elle renvoie à la quantité, « aux états de chose » (C. Zilberberg, 2006, p. 115). En quantité, l'argent est partout dans l'œuvre ; il est dans toutes les bouches, mais surtout il se fait le détecteur de la température sociale, tant son omniprésence dans les discours et les récits connote de toute urgence la préoccupation essentielle des personnages représentatifs de l'univers fictionnel. Leitmotiv en absolu, l'argent, par servitude, commande la soumission, l'asservissement. Il atteint un point culminant dans l'escalade, inversant les relations interpersonnelles dans une tension maximale constante.

1.1.1. Un leitmotiv en absolu

Le roman de Libar M. Fofana est un univers où l'argent est un leitmotiv en absolu. Il remplit l'œuvre par une masse de récurrences et une fréquence accrue. Il est appelé et aspire tout le monde, tous les sexes, tous les âges. Il est le référent, anime toutes les interlocutions, n'échappe à aucun sujet. Utilisé par Mamadou Galouwa, il est associé à une radicalité qui tient de l'urgence : « Montre-moi vite l'argent » (L. M., Fofana, 2010, p. 66), somme-t-il, à peine sa fille était entrée dans la concession parentale, de retour de la ville et de l'emploi honteux que sans scrupules il lui avait trouvé, sans un mot pour sa santé physique ou psychologique. Le narrateur s'en sert pour polémiquer sur l'amour paternel : « Son cœur avide courait non point vers son enfant mais vers l'argent qu'elle rapportait » (L. M., Fofana, 2010, p. 66). En plus, le jugement que l'imam a des autres est également obstrué, qu'il ne peut parvenir à se comparer à Ladji Oumarou sans inviter l'argent : « À part l'argent, se dit-il, qu'est-ce que cet homme a de plus que moi pour être exaucé ? » (L. M., Fofana, 2010, p. 105). L'« argent » est capital dans la bouche de Bouna, qu'au moment de le rendre, en guise de paiement et de remboursement des économies de sa nièce, il le lâche avec rage : « Tiens, voilà ton argent... » (L. M., Fofana, 2010, p. 49). La radicalité est si forte que l'homme d'affaires laisse l'impression qu'en sortant le mot de sa bouche, il a été en même temps totalement dépouillé.

Dans ces deux cas, l'argent presse, oppresse et étouffe. Son extensité est donc celle de la servitude. Effectivement, Mamadou Galouwa et Bouna sont soumis par l'argent, ils en sont inconsciemment esclaves. L'argent les manipule pour les asservir.

La mondialisation capitaliste est présente dans cette manipulation. Les personnages soumis par l'argent ont des ambitions d'acheter le billet d'avion, voyager pour aller à la Mecque, faire des affaires (restaurant, auberge), amasser et économiser de fortes sommes. En contexte de postcolonialisme, où l'argent, dans son acception bancaire, aurait été apporté et installé par la colonisation, l'étendue de son attrait, tel qu'il est mis en exergue par les illustrations en amont, devient suspecte. Une telle inclination à la servitude va modifier les relations interpersonnelles, y installer une agressivité permanente.

1.1.2. L'escalade : point d'achoppement des relations interindividuelles

La tension autour du capital, du solde, de l'intérêt, du gain, est un autre indicateur incontournable de l'urgence de l'argent, donc de sa figure du potentat dans le texte. Toutes les scènes importantes sont consacrées aux tensions financières, baromètre de la pression intenable et incontrôlable que l'argent exerce sur les personnages et les discours. Désormais, dans les rapports sociaux en postcolonialisme, les relations interindividuelles sont constamment sous haute tension ; la question d'argent peut provoquer des affrontements violents, à chaque instant, à la moindre occasion.

Première scène sous haut volt, Mamadou Galouwa torture sa fille afin qu'elle lui trouve absolument le capital nécessaire à son voyage. L'escalade est au summum : la fille quémande une toute petite chance, tandis que le géniteur se montre caractéristiquement impatient. L'intrigue est relancée sous le discours martial du parent, impitoyable, de cruelle violence : « Tu ne me rapporterais pas en si peu de temps de quoi m'envoyer à La Mecque. Si tu avais été un garçon, peut-être. Et si ta brave mère n'était pas morte de toi... » (L. M., Fofana, 2010, p. 29). Seconde scène de friction, Mamadou Galouwa doit payer pour service rendu. Redoutant la dépense, il agresse le bénéficiaire par la question comptable, ajoutée de suspicions : « Combien demanderais-tu pour ce travail, en considérant qu'il y a moins à faire chez une pucelle que chez une femme qui a deux ou trois enfants ? » (L. M., Fofana, 2010, p. 33). Le discours est, de la sorte, miné, trahissant un personnage crispé, tyrannisé par la peur de dépenser de l'argent. Tierce scène d'escalade, l'imam est confronté à la durée de sept à dix jours de convalescence privatifs de salaire : « L'imam y vit un important manque à gagner (L. M., Fofana, 2010, p. 38). Le discours accule, allume un personnage tendu et asphyxié par des soucis d'argent. Quadruple, le retour chez Mamadou Galouwa de la mission de recherche d'argent chargée à Héra. L'imam est sous une pression intense, il tremble, chasse les visiteurs, pousse précipitamment Héra dans la case. Sa déception sera à la hauteur de son attente démesurée. Son discours, délibératif, inflige l'équivalent de la peine capitale : « Qu'est-ce que tu as fait ? La pute ? Une bonne pute aurait rapporté plus. Tu dis que tu n'épouseras pas Ladj Oumarou ? Mais qui t'a donné le choix ? » (L. M., Fofana, 2010, p. 68).

Un autre épisode d'escalade autour de l'argent est la scène des totaux et de l'émargement entre Bouna le tenancier de l'auberge et Héra, la fille de Mamadou Galouwa. Bouna est de mauvaise intention, il ruse, feint l'honnêteté, soupçonne une malveillance venant de Maciré, fausse les calculs et s'énerve : « Tu veux m'apprendre à compter ? » (L. M., Fofana, 2010, p. 49). Au fond, c'est un personnage confus d'avoir été démasqué, qui tient un discours de menace. Nouveau temps fort, la compensation du préjudice pécuniaire dû à l'arrêt de travail de la lucrative Héra. Le patron de l'auberge fait venir Fatoumata, la gamine et sa propre fille de neuf ans, dans l'intérêt de l'exploiter sexuellement ; l'affrontement finira dans le sang avec la mère de l'enfant. La dernière échauffourée est le contrôle du restaurant-auberge. La succession de Bouna est envenimée par sa sœur, dès le lendemain de son décès. L'opposition de Héra et Morlaye va mettre Yarie aux abois ; elle tombe dans l'injure. La question tranchante de mépris que lui pose Morlaye a pour but de l'étouffer : « que vaut la leçon d'une femme qui, dès le lendemain de la mort de son frère, fait inscrire « Changement de propriétaire » sur la porte du restaurant ? » (L. M., Fofana, 2010, p. 84). La tension est au point vif.

L'omniprésence de l'argent en situation de postcolonialisme dans l'univers romanesque de Libar M. Fofana, éclairée par « la sémiotique tensive », extensifie par revers la tension en s'érigent en leitmotiv en absolu, atteint l'escalade dans les relations interindividuelles, ce qui fait également du suivisme pour la mondialisation une servilité.

1.2. L'intensité de la servilité

Après l'extensité de l'argent à la servitude, vient son intensité à la servilité. L'intensité, du point de la sémiotique tensive, est la qualité, le « tempo » et la « tonicité » (C. Zilberberg, 2006). Elle se rattache « aux états d'âme (passions) » (C. Zilberberg, 2006, p. 115). Et, parallèlement à la servitude qui, dans la narrativisation, n'est rien d'autre que soumission, sujétion, asservissement, la servilité désigne la bassesse. L'intensité de la servilité comprend que l'argent affecte les caractères et les mœurs en contexte de postcolonialisme, les incline vers la médiocrité.

L'intensité que l'imam Mamadou Galouwa met sur l'argent le réduit en position de faiblesse extrême. L'homme est objet de servilité et d'humiliations. Mendiant l'argent du billet d'avion, il se fait le griot de Ladji Oumarou, à qui il chante de louanges hypocrites : « Voilà, Ladji... Aucun père ne peut espérer un meilleur gendre que toi. Allah Lui-même te donnerait sa fille » (L. M., Fofana, 2010, p. 22). Mais sauf son argent, le vieillard de quatre-vingts ans n'a aucun atout pour qu'il soit un gendre espéré de tous les pères. Ironique, sa laideur physique est établie, il a la peau « boucanée », les oreilles « épaisses desquelles s'échappaient deux touffes de poils blancs. Il lui restait trois ou quatre dents devant, qui penchaient comme les piquets d'une vieille clôture » (L. M., Fofana, 2010, p. 21). Sa laideur morale est aussi assertée : « C'était un homme avare » (L. M., Fofana, 2010, p. 21). Il n'avait aucune grâce à trouver auprès d'Allah, même s'il avait effectué quatre pèlerinages à La Mecque, puisqu'à lire le narrateur, c'était « satisfaire à la vanité du croyant » (L. M., Fofana, 2010, p. 19) ; son espérance portait plutôt dans le voyage charnel qu'il convoitait sur la fille de l'imam. Lui dire que même Allah ne pouvait pas lui refuser sa fille n'est que blasphème et piège du malin. Le personnage Mamadou Galouwa est, ici, en plein dans le processus d'hybridation, avec une charge négative liée à la dérivation du mot hybride avec le grec *hubris* (le viol).

L'imam ne se prosterne pas seulement en paroles, mais également en faits et gestes, lamentable lorsque Ladji Oumarou lui offre un morceau de kola suintant de sa salive en guise de contrat : « Celui-ci n'osa ni la refuser ni l'essuyer. Il la jeta dans sa bouche sans la mâcher. À sa rancœur s'ajouta une envie de vomir » (L. M., Fofana, 2010, p. 35). L'argent lui a fait perdre la dignité et a ôté en lui l'amour propre. Il lui a aussi enlevé la peur de la vergogne, ce qui fait qu'avec l'argent de Ladji Oumarou en main et sur le corps, il n'est qu'un corvéable assigné à déambuler dans le village pour exhiber la bonté de son bienfaiteur.

L'argent est en passe d'envahir parole et acte et de les restreindre à lui, dès lors qu'il devient l'alpha et l'oméga des actions individuelles, familiales et sociales et des discours des personnages. Par son extensité à la servitude et son intensité à la servilité, l'argent personifie le potentat dans le roman francophone *Le Diable dévot*. Il figure le suivisme pour la mondialisation en situation de postcolonialisme, amène par les formes (servitude et servilité) l'écriture de l'urgence. Et, puisqu'il est de notoriété que l'urgence cible une réaction, sa fonction sera d'exciter et d'inciter au réveil et au ressaisissement, de dépasser et d'amener à l'espoir. Il s'y retrouvera une corrélation converse avec la littérature émergente.

2. La corrélation converse avec la littérature émergente : fonction d'accablement et du dépassement

Du concept de littérature émergente, Jean-Marie Grassin (1996, p. 5) définit : « Emergence has been emerging. This concept has been growing as the main transformative factor of the evolution of the literary landscape hardly attested to in the criticism of sixties, its use became more frequent at the end of the seventies and is now widely used in the nineties. » Édouard Glissant (1981, p. 759) évoque une littérature dans laquelle « l'artiste devient un réactiveur ».

Dans la mondialisation conduite par le capitalisme brutal et exclusif, où le développement ne se mesure et ne s'évalue que par la possession des avoirs, donc de l'argent, la littérature émergente et de l'émergence est une voix alternative qu'apporte l'écrivain francophone africain dans le concert des nations. En effet, son écriture, comme dans *Le Diable dévot*, surveille de très près les inflations et alerte ainsi sur les effets pervers de la mondialisation économique et du néocolonialisme en contexte local. La littérature émergente, par sa fonction d'accablement et de dépassement, soucieuse « d'exclure et de censurer l'impensable » (M. Angenot, 2006) pour une société émergente, répond à la tension imposée par l'argent en contexte de postcolonialisme.

2.1. L'accablement

L'accablement est une des fonctions de cette esthétique particulière de la littérature émergente. La parole d'accablement dépose, charge, tacle ; elle est un appel urgent au réveil et au ressaisissement. Elle touche explicitement l'immoralité insoutenable de l'argent indexée au commerce du sexe, au vol du religieux et du contribuable, et implicitement les implants de la mondialisation économique, forme nouvelle du néocolonialisme.

2.1.1. Le commerce du sexe

La fonction de l'émergence accable outrageusement le commerce du sexe, surtout que celui-ci est rattaché au travail forcé, à l'exploitation de la petite fille mineure, contre la dignité humaine. Héra, treize ans, est forcée par son père au commerce du sexe à cause de l'argent de son billet d'avion. Le proxénète Bouna, flairant « une excellente affaire », en fait un objet sexuel commercial : « l'offrir à ses clients » (L. M., Fofana, 2010, p. 41). Elle est pour lui « une abeille qui rapportait plus que le reste dans la ruche » (L. M., Fofana, 2010, p. 56). L'extrémité du drame est dans le scandale des énoncés de l'horreur, au pluriel : « hurlements » et « cris » ; répétés : « douleur » plus « douleur » ; incommensurable : « quantité de larmes » (L. M., Fofana, 2010, p. 41). Ce commerce se déroule dans des conditions d'hygiène et d'insalubrité calamiteuses qu'on se croirait en enfer : « Il régnait une odeur pestilentielle, due aux émanations des excréments et aux relents âcres d'urine que certains répandaient sur le sol » (L. M., Fofana, 2010, p. 42). Héra devait, pour un salaire de misère, se donner dans cette puanteur à tout client qui la sollicitait, sans ménager sa vie privée : « de sorte que parfois, en passant derrière les cabinets, on pouvait voir ses mains agrippées aux barreaux » (L. M., Fofana, 2010, p. 42). L'accablement indexe implicitement la mondialisation économique qui a ouvert la voie au libre commerce, de sorte que certains l'entendent comme la liberté de tout vendre contre tout, se faire de l'argent quel que soit le moyen, dès lors que l'enrichissement est la fin qui justifie les moyens. Le commerce du sexe est une inflation du capitalisme économique mondial. Il est accablé pour la déshumanisation qu'il apporte en postcolonie : « Alors elle gardait la tête obstinément baissée, résignée à toujours contempler le bout de ses pieds » (L. M., Fofana,

2010, p. 42), et dans laquelle l'argent justifie les moyens les plus abjects, y compris dans le religieux.

2.1.2. L'arnaque du religieux

L'accablement suit et isole l'arnaque du religieux dont l'urgence, sur le pèlerinage à La Mecque, embarque dans l'escroquerie de la dépense exorbitante du billet d'avion, source d'angoisse et des complexes (honte, infériorité) en postcolonie, dans un contexte de pauvreté extrême généralisée. Le sujet postcolonial s'appauvrit encore plus dans une quête effrénée de l'argent qui n'enrichit que le colonisateur. Le discours cache mal la duperie : « Bientôt, on se livra à toutes sortes de trafics pour aller à La Mecque » (L. M., Fofana, 2010, p. 18). L'essentiel, en se livrant « à toutes sortes de trafics pour aller à La Mecque », est l'argent à tous les prix et par tous les moyens ; il s'agit d'un appauvrissement total, tant du corps (le corps dépensé obstinément dans la recherche de l'argent), de l'esprit (vendu pour de l'argent), que de l'âme (noyée dans les soucis pour trouver de l'argent). Le « on » est l'Africain postcolonial généralisé dans sa position dans l'univers, celui qui a reçu comme devoir de la mission civilisatrice coloniale d'« aller à la Mecque ». Or, la colonisation, n'ayant pas d'autre but que de déposséder l'Africain de ses richesses, les piliers du religieux qui lui exigent d'aller en pèlerinage en terres saintes masquent à peine l'acculturation, l'acceptation que l'Afrique n'a nulle part où elle a été purifiée par un dieu, puisque dieu n'existe pas en Afrique, et que la seule voie pour son salut est dans un voyage qui doit lui coûter non seulement son corps, son esprit, et son âme, mais également l'argent qu'il a pu posséder. C'est de l'arnaque du religieux, parce que la terre sainte lui est vendue dans le billet d'avion, le séjour à l'étranger et les cadeaux à ramener au pays qui ne profitent qu'aux industries aéronautiques, hôtelières et au commerce extérieur. L'Afrique, simple utilisatrice et consommatrice des inventions et des produits d'ailleurs, ne gagne rien en retour. Ceux des siens qui rentrent de ces pèlerinages en terres saintes ne rapportent qu'une certaine corruption aggravant le sous-développement. Ladj Oumarou, quatre-vingts ans et quatre pèlerinages à La Mecque, franchit le rubicond du scandaleux en s'achetant la vertu d'une enfant de treize ans. Mamadou Galouwa ne s'est pas élevé à son retour ; il a perdu la foi. Le critique y lit un religieux d'exploitation économique en postcolonie, une forme insidieuse de la mondialisation derrière laquelle les capitalistes s'enrichissent sur les pèlerinages en terres saintes, apparentée à du néocolonialisme, accélérant le désenchantement.

2.1.3. Le désenchantement

Le désenchantement est la « période douloureuse qui a succédé aux espoirs suscités par les indépendances » (M. M'okane, 2014 : en ligne). Ici, le pouvoir est détenu par un Léviathan qui trône en maître absolu, délègue son autoritarisme par son effigie à un bourreau du peuple assis derrière un bureau administratif, l'épée de Damoclès au-dessus de la tête : « une photographie du Responsable suprême de la révolution, image dont il semblait tirer sa légitimité et son autorité » (L. M., Fofana, 2010, p. 117). Il ne lui suffit que de servir son maître et de se servir : Achille Mbembe (2000, p. 122) parle de « gouvernement privé indirect [...] à l'origine d'un modèle de capitalisme inédit ». Le petit peuple (vendeuses de cacahuètes, d'oranges ou des bougies) ne voit et ne touche que « quelques cauris », désormais connus comme le menu syli. La rareté du syli est même signalée par la transformation des fruits de palmiers à huile en monnaie : « Cette monnaie oléagineuse avait été créée pour soulager une population de plus en plus démunie » (L. M., Fofana, 2010, p. 18). L'État est reproché dans cette crise financière comme l'élément principal organisateur de la prévarication : « L'État ne réclamait que les noyaux, plus faciles à conserver, et aussi pour

faire croire au peuple qu'il ne le dépouillait pas totalement » (L. M., Fofana, 2010, p. 18). L'adverbe « totalement » contrebalance la négation « ne le dépouillait pas » et convainc de son contraire. La mauvaise gouvernance financière ressortie ici explique la faillite économique du pays. Consommer y relève pratiquement de l'insurmontable. S'acheter une denrée essentielle devient un acte magique, fait comprendre Bouna à Mamadou Galouwa qui boude la vieille radio qu'il lui avait offerte : « Mais avec des piles neuves. Qui offrirait des piles neuves, de nos jours ? » (L. M., Fofana, 2010, p. 31). La question rhétorique n'offre pas de perspective de sortie de crise. Les produits alimentaires sont mendiés des masses populaires et conditionnés par leur soumission au pouvoir suprême, contre des tickets à gagner lors d'un meeting politique pour avoir accès aux denrées de première nécessité :

car les denrées de première nécessité étaient vendues par l'État, qui détenait le monopole de ce commerce. Les tickets ne donnaient pas droit à des denrées gratuites. Ils portaient des références des articles et les quantités que les bénéficiaires pouvaient acheter. Ces quantités étaient fonction du nombre de personnes à leur charge. On leur accordait ces bouts de papier comme une faveur, alors qu'ils eussent préféré une solution qui ne les rabaisse pas. (L. M. Fofana, 2010, p. 80)

Pour se servir eux-mêmes, les agents de l'État imposent la corruption, ce qui explique tant d'indifférence au sort des malheureux occupants du restaurant que s'empresse de sceller l'huissier de justice soudoyé par l'argent de Yarie. On comprend alors que Morlaye en fasse la partie d'un tout, le « monstre moite et lubrique » africain (L. M., Fofana, 2010, p. 119), incorporation du « monstre froid » de l'État colonial.

Le commerce du sexe, l'arnaque du religieux et le désenchantement se font les perversités de la mondialisation économique, nouvelle version du néo-colonialisme (K. Nkrumah, 1973) en postcolonie. L'accablement entame l'alerte et l'éveil dans le roman francophone africain postcolonial pour une émergence authentique dont le dépassement et l'optimisme seront de nouveaux points focaux.

2.2. Le dépassement

La littérature émergente, dans la fonction de dépassement, refuse d'accepter la fatalité dans la mondialisation économique en postcolonie. Elle fonde dans la sagesse africaine le socle d'un développement alternatif propre au contexte africain. La parole est alors à la consolation et à la motivation. La tension retombe, la narrativisation redonne espoir, l'œuvre sanctionne les brebis galeuses, motive, ré-enchanté les bonnes actions et leurs auteurs, résiste au déracinement.

2.2.1. Les sanctions exemplaires de l'émergence authentique

Les sanctions portent un message d'exemplarité. L'écrivain africain, établissait Ibrahim Ibtissam Alaa Eldeen M. Mokhtar (2018, p. 20) à propos du *Diable dévot*, aura « recours au signe (symbole, geste, expression faciale) pour transmettre des messages ».

Les sanctions découlent des échecs, de la distanciation et des humiliations moralisantes. Les pertes lourdes sont infligées aux ambitions avides d'argent. Ladjî Oumarou est débouté : il n'épousera ni ne possédera le corps de la petite Héra. Il finit humilié, ayant reçu de Mamadou

Galouwa : « sur sa figure et sur son boubou une semaine de déjections » (L. M., Fofana, 2010, p. 104). L'homme s'enfuit sous le discrédit définitif des éclats de rire.

Le retour de Mamadou Galouwa ne se passe pas comme il l'entrevoyait et l'avait désiré faste, avec festin, acclamations et admiration. Au village : « Galouwa ne vit ni festin ni notables venus l'accueillir » (L. M., Fofana, 2010, p. 90). Le chien aboya sur lui, comme s'il avait flairé la venue d'un rôdeur. L'unique vieille femme, qui vint vers lui, lui porta le décret de sa disgrâce : il n'était plus ni imam ni bienvenue au village. L'indésirable resta planté au milieu des villageois : « tel un animal étrange, suant dans la tiédeur du jour apaisé, et se demandant ce qui s'était passé. Autour de lui, on riait et on se poussait du coude pendant que tout ce qu'il avait construit depuis trente ans s'écroulait en silence » (L. M., Fofana, 2010, p. 91). Critiques, reproches et indignations s'abattent sur le déchu de toute la violence des mots et de la parole. L'une lui martelait : « personne ne comprend que tu aies vendu ta fille pour aller à La Mecque et ainsi garder ta place. En acceptant son marché au mépris de ton honneur, tu t'es rendu indigne de ta fonction. Plus personne ne veut de toi comme imam, et personne ne te considère comme un hadji. Nul ne te donnera ces deux titres » (L. M., Fofana, 2010, p. 92). L'autre le moralisait sévèrement : « Quand on n'a pas grand-chose, on doit apprendre à apprécier le peu qu'on a, chercher cette petite satisfaction qui se cache sous la misère la plus noire. C'est ce qui nous aide à vivre » (L. M., Fofana, 2010, p. 91). Femmes et enfants joignaient leurs mots, rires et paroles à cette déchéance. Nombreux avaient plébiscité son bannissement ; ils auraient eu gain de cause, sans son état de santé subitement en détérioration.

Maciré avait tranché au plus près sur Bouna, demandant à Héra de s'éloigner de lui : « cesse de l'appeler « oncle Bouna », puisqu'il n'est rien pour toi. D'ailleurs, il n'est rien pour personne » (L. M., Fofana, 2010, p. 58). Le récit lui inflige une mort anecdotique, ternie par des entailles sur le corps. C'est une mort humiliante.

Derrière ces sanctions, il n'est que possible d'y lire une incitation à la sagesse africaine pour une émergence authentique qui crée la distance, marque les parias, les met au ban, colle un répulsif au personnage, le rend antipathique, infréquentable. La métaphore du « satyre » et la personnification du « diable » sont comparées respectivement à Ladji Oumarou et à Mamadou Galouwa. L'un, le satyre, est à fuir pour sa lubricité. L'autre, le diable est à éviter absolument par les disciples de Dieu, et on sait qu'autour du disgracié, tout le monde se voulait dévot.

La sagesse, derrière ces échecs, distanciation et moralisation, est de dépasser le matérialisme capitaliste par contamination avec la mondialisation. Celui-ci procure peut-être un certain pouvoir de tyranniser les plus pauvres, mais il ne conduit qu'à un semblant développement, personnel, individuel. Le développement durable qui émerge est dans la solidité de la communauté à laquelle l'Africain appartient. Tout individu qui s'y écarte à cause de l'attrait de l'argent pour suivre la mondialisation économique affaiblit la communauté. L'éthique de la narrativisation fait donc perdre les dépravés pour nier la fatalité, amener à la sagesse, porter les messages positifs.

2.2.2. Les messages positifs de la sagesse africaine

Les messages positifs sont portés par l'engagement volontaire, les bonnes œuvres (générosité, solidarité, honnêteté), l'éducation d'une nouvelle génération. L'engagement volontaire est une assistance en paroles et en actes, un élan spontané à porter secours. Sur le coup, un grand

malheur frappait les enfants de Maciré. L'arrestation, puis l'exécution de leur mère, leur supprimaient tout moyen de subsistance. C'était là une conjoncture inouïe qui mettait en péril leur survie. Héra n'a pas hésité, malgré son très jeune âge, à leur venir en aide. Elle prit spontanément l'engagement, d'abord en parole : « Je serai là » (L. M., Fofana, 2010, p. 76), sans conditionnel, apportant du réconfort à une mère paniquée et anéantie. Ensuite, elle mobilisa pour la cause des enfants, impressionnant le narrateur et l'auteur : « On se racontait son histoire, celle d'une orpheline qui s'était arrachée à son sort de prostituée, et qui se battait aujourd'hui pour deux enfants spoliés de leur héritage » (L. M., Fofana, 2010, p. 85). Ce modèle positif fait naître l'espoir d'un changement d'état d'être, d'une rupture avec l'ordre ancien, donc d'une tendance à l'émergence. L'âge de la petite fille, treize ans, est plus que l'âge objectif du début de l'adolescence. Il s'impose dans l'analyse profonde du discours comme un avènement. Dans l'islam où la jeune fille tire son énergie, son âge est le nombre du nom « Unique », symbole de l'homme universel (A. Meftâh, 1998). En numérologie, le nombre treize est dans un entre-deux, entre un ancien état vacillant et un nouvel ordre en éclosion sur les décombres du premier (A. Chœur, 2024). S'y trouve un dépassement de l'individualisme et de l'indifférence causés par le matérialisme capitaliste que les personnages sanctionnés confondaient avec le développement.

Une bonne œuvre est une action désintéressée, généreuse et/ou solidaire. Dans un univers où l'argent est un potentat, la solidarité de Héra et l'honnêteté de Garangué sont des lots de consolation. D'une part, la gamine n'a pas abandonné son père au moment critique, le moment proche de la mort. Elle envoyait Garangué lui donner de l'argent, à la confusion totale du cordonnier : « Il retournait dans ce drôle de village où, un an plus tôt, il avait cousu le sexe d'une adolescente à la demande de son imam de père. Il y retournait avec de l'argent pour le même imam, de la part de la même adolescente, et n'y comprenait pas grand-chose » (L. M., Fofana, 2010, p. 141). Garangué, de son côté, est assez honnête de mettre cet argent à la disposition de l'accompagnement de l'imam dans ses derniers jours. Mais, la puissance du dépassement vient de l'éducation que Héra, Garangué, Morlaye, entamant leur propre réformation, choisissent aux enfants, génération espérée, comme valeurs du futur : « hygiène, l'obéissance, l'exaltation du courage, l'art de la cuisine, le respect des anciens, l'honnêteté, la patience... », les associant à l'instruction : « l'apprentissage de la lecture et de l'écriture » (L. M., Fofana, 2010, p. 136). C'est un condensé de la sagesse africaine (le réveil africain), pour une Afrique émergente, combattant l'acculturation et la disparition, se développant à son rythme et en fonction de ce qu'elle possède.

Conclusion

Postulé comme la figure qui personnifie le potentat dans le roman francophone africain *Le Diable dévot* de Libar M. Fofana, l'argent a permis de questionner la forme et la fonction de l'écriture de l'urgence qu'il entraînait en contexte de postcolonialisme. Vérification faite par la sémiotique tensive sur la narrativisation, il résulte que, sur la forme, l'argent confirme, par une omniprésence obsédante et un attrait affaissant, la posture du potentat qui lui était soupçonnée ; que cette quantité et cette qualité sont à attribuer au suivisme pour la mondialisation, puisque son extensité a débouché sur la servitude et l'intensité s'est arrêtée à la servilité. C'est la preuve que le contexte africain, en sa situation de postcolonialisme, n'était pas préparé à la mondialisation capitaliste et impérialiste. Cette tension a trouvé échos dans la littérature émergente, correspondant à la fonction d'une écriture de l'urgence.

La littérature émergente se prend en charge d'accabler les facettes perverses du néocolonialisme caché sous la mondialisation dictée par le culte de l'argent, rejette cet accaparement, mais ne s'y

arrête pas, pour autant. Pour ne pas en faire une fatalité propre uniquement au contexte du postcolonialisme, elle dépasse l'accablement. En effet, elle va plus loin ; elle offre des perspectives de l'émergence authentique fondées dans la sagesse africaine, mais également dans les valeurs de l'humain et la quête des savoirs. L'argent est sans contestation indispensable à l'amélioration de la qualité de vie des individus et des nations, mais il ne peut faire des heureux que s'il est utilisé avec intelligence et sagesse. Le roman francophone africain postcolonial construit de la sorte son identité, celle de la « représentation particulière » (D. D. Fisher, 2008, p. 45).

Bibliographie

- ANGENOT Marc, 2006, « Théorie du discours social. Notions de topographie des discours et de coupures cognitives », in *Contextes, Discours en contexte*, n° 1, (<http://journals.openedition.org/contexte/51>, dernière consultation le 14 février 2018).
- BULTÉ Marie, 2013, « Puissance de l'urgence : éthique et esthétique de la représentation », in *Revue Ad hoc*, n° 2, (<http://www.cellam.fr/?p=4129>, dernière consultation le 20 juillet 2024).
- CHŒUR Adrien, 2024, *Les nombres*. Paris, Symbolisme.
- FISHER Dominique, 2008, *Écrire l'urgence, Assia Djebar et Tahar Djaout*, Paris, L'Harmattan.
- FOFANA Libar, 2010, *Le Diable dévot*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT Édouard, 1981, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard.
- GRASSIN Jean-Marie (sous la dir.), 1996, *Littératures émergentes*, Bren, Peter Lang.
- IBTISSAM ALAA ELDEEN M. MOKHTAR Ibrahim, 2018, « L'implicite dans "Le Diable dévot" de Libar M. Fofana : entre traductions et citations », in *Bulletin de la Faculté des Lettres*, vol 46, n° 12, p. 15-32.
- MBEMBE Achille, 2004, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique en Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- MEZUI M'OKANE Faustin, 2014, « Les écritures de la déshumanisation chez Ahmadou Kourouma », in *La Revue des Ressources*, (<http://www.larevuedesressources.org.pdf>, dernière consultation le 10/06/2024).
- MEFTÂH Abdebaki, 1998, « Quelques aspects de la matrice miraculeuse des attributs divins », *Horizons Maghrébins – Le droit de la mémoire*, n° 35-36, p. 100-103.
- MOLIÈRE, *L'Avare*, 2013, Paris, Belin-Gallimard.
- MOURA Jean-Marc, 1999, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Puf.
- NAGNALEM BARRY Mamoudou, 2020, *L'Odeur de l'argent*, Paris, L'Harmattan.

N'GUESSAN Larroux Béatrice, 2011, « Par où commencer ? Sur l'entrée en fiction de L'Argent », *Littératures*, n° 64, p. 227-242.

NKRUMAH Kwame, 1973, *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*, Paris : Présence africaine.

SPANDRI Francesco, 2024, *Le pouvoir du « principe Argent ».* Dix études sur Balzac, Paris : Classiques Garnier.

ZILBERBERG Claude, 2006, *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim.

ZOLA Emile, 2006, *Le Roman expérimental*, Paris : Éditions de François-Marie Mourad, GF-Flammarion, [1880].

Processus d'évaluation de cet article:

- Date de soumission: 20 octobre 2025
- ✓ Date d'acceptation: 15 novembre 2025
- ✓ Date de validation: 10 décembre 2025